

Gilmore girls

A YEAR IN THE
MAKING



Live more.
Laugh more.
Eat more.
Talk more.
Gilmore.

Who cares if I'm pretty
if I fail my finals ?

Le Résultat

Laurence Grondin

J'étais adossée sur le comptoir.

J'attendais mon café pour emporter.

On pouvait lire la nervosité- sur mon visage simplement en regardant les plis de peau sur mon front.

En plus, mon amie Chloé devait en rajouter à coup de texto :

« Pis, as-tu eu ton résultat ? »,

« allô, pourquoi tu ne me réponds pas ? »

« YO ? »

Elle mettait vraiment mes nerfs à bout, mais je préférais ignorer ses messages. Une dame tenta de se faufiler entre le comptoir et moi pour attraper un couvercle à mettre sur son latté, mais en vain. Elle dut me contourner en me lançant un regard méprisant. Normalement, je me serais tassé en m'excusant d'être dans son chemin. Mais, pas ce matin-là, je m'en fouettais. Je n'avais d'yeux que pour l'écran de mon téléphone que je fixais sans même cligner des paupières. Je regardais le pictogramme de la petite roue d'engrenage tourner sans fin pour me rappeler que la page était en train de se télécharger. Comme si j'avais oublié que j'attendais un résultat de test.

Une voix beugla « Justine » derrière moi.

Je sursautai.

Mon café était fin prêt, mais pas la page qui afficherait mon résultat. Je me retournai face au propriétaire derrière moi en lui demandant

« Vous êtes certains que votre Internet fonctionne bien ? ».

Il me fit signe que oui... Je pris mon café d'une main et repenchai ma tête vers mon téléphone qui était dans l'autre. Oh mon dieu ! La page s'était enfin téléchargée. J'en avais presque éclaboussé mon café tellement la nervosité me fit sursauter.

Tu es...

Rory Gilmore !

Brillante, curieuse, mais aussi timide, tu ressembles le plus à Rory Gilmore ! Le nez dans les livres, tu adores apprendre.

Éternelle étudiante dans l'âme et sensible aux gens qui t'entourent, il t'arrive de combattre ton côté introverti pour t'ouvrir aux autres... parfois.

Sachant très bien que le bonheur est à la maison, tu aimes passer du temps avec ta famille.

Toujours posée, très sérieuse et raisonnable, il t'arrive de prendre la fuite et même de bouder devant l'adversité. Cependant, ta bonne attitude et ta gentillesse reviennent toujours au galop, même que tu es en colère.

Câlisse.

Je voulais être Lorelai.

I am attracted to pie . . .

but.

I do not feel the need to date pie.

J'aurais voulu tomber en amour à Star Hollow

Thierry Bruyère

J'aurais voulu tomber en amour à Stars Hollow.

J'aurais voulu me réveiller,
la nuit,
avec des papillons dans le ventre, comme Lorelai qui sent la première
neige arriver, et laisser les flocons ensevelir toutes mes préoccupations
– *cue* la musique de moment *cute* –

et le sourire accroché au visage.

J'aurais voulu collectionner les souvenirs de premières *dates*.
On aurait pu se bâtir une patinoire et se réconcilier avec l'hiver.
On aurait pu danser dans un mariage avec des couronnes de fleurs.

Le soir, on aurait pu aller voir *A Film by Kirk*.
Et en revenant, dans l'entrée, on se serait demandé d'arrêter de bouger pour s'embrasser.

Et j'aurais voulu que notre premier baiser soit figé comme une scène de *snow globe* québécoise
en vente dans une boutique touristique du Connecticut.

Mais la vie, c'est pas seulement le top 10 des moments les plus romantiques de Gilmore Girls.

La vie, c'est aussi d'avoir besoin,
comme Rory,
d'un pot de crème glacée à vider et d'une épaule sur laquelle pleurer.

C'est des *dates* annulées.
C'est des relations abîmées.
C'est des cœurs brisés.

Et à un moment donné,
ça va moins bien et on a l'impression que la scénariste est partie en cours de route,
et que notre vie est en train d'être écrite par une gang de *jobbers*.

Et puis les années passent,
et le temps fait son œuvre.

Et puis, Lorelai et Rory redonnent signe de vie.

La vie, dans le fond,
c'est comme un *revival* des *Gillmore Girls* :
c'est pas toujours facile, on voudrait que ça dure plus longtemps, y a trop de monde qui passe trop vite,
mais, avec le temps, on finit par se retrouver des repères qui nous sont familiers.
Et ce n'est pas parce que c'est pas parfait qu'on n'a pas le droit de renouer avec le bonheur, qu'il soit petit ou grand.

J'aurais voulu tomber en amour à Stars Hollow, mais, bon, de toute façon,
tant qu'il y aura du café dans le monde, ça devrait bien aller.

Coffee please, and a shot of cynicism.

GILMORE GILRS - MA CRITIQUE
(opinion lol.)

Lily Pinsonneault

2017.

Je me retappe les saisons.

Les unes après les autres.

Dang, dang, dang.

Je me sacre complètement des histoires d'amour, c'est une révélation.

C'est assez plat sur le bord de l'intrigue, mais ça fait un bien fou.

Out, les cliff hangers style Netflix; c'est un vrai bon téléroman parfait pour la bonne éducation sentimentale.

C'est vraiment ce qui me marque et que j'apprécie. Lorelai écoute en boucle les messages vocaux de son petit kick et ça fait pas d'elle une coucou finie, Rory se sent pas obligée de parler de sa vie amoureuse à toutes ses ami.e.s à toutes les deux minutes.

Les personnages s'acceptent entre eux, sont conscients qu'ils sont pas obligés de bien s'entendre avec tout le monde et tout ça est fait dans un respect assez généralisé. Ils vivent leurs émotions à mesure qu'elles se pointent en eux, se donnent le droit de les vivre au complet.

Y'a pas de gossage comme quoi la crise proviendrait de quelque chose de *mascu* construit comme « ce moment du mois ».

Si l'émotion est pas assez vécue sur le coup, on n'hésite pas à la vivre à retardement.

On s'engueule,

on s'excuse,

on recommence,

on laisse aller,

on laisse tomber.

Let's go, all in émotionnel!

Ils se parlent avec franchise, sans détours.

Quand ça manigance, ça se nomme manigance.

Je trouve que c'est rare de trouver des personnages aussi intéressants qu'irréprochables dans leur côté humain.

I'm fine.

I'm juste being dramatic.

It's what I do.

De l'esprit des Gilmore,
de Voltaire
et d'un autre homme.

Gabriel Giroux

Il y a ma grand-mère accoudée sur le comptoir de la cuisine.
Elle se verse un coke – sans glace, spécifions-le, dans un petit verre taillé.
Autour, il y a mes cousines, mon cousin, mon frère.
Elle prend une petite gorgée, hoche la tête en riant puis lance en nous regardant :

C'est pas croyable comment y'a de l'esprit c't'enfant-là !

Je ne sais plus à qui elle s'adressait ni même à quelle phrase elle réagissait.
L'essentiel est ailleurs : *avoir de l'esprit*, l'idée de posséder ce qu'on ne perçoit pas. J'ai dû sourciller.
Chose certaine, si je ne comprenais pas sa boutade, j'ai rapidement senti qu'il valait mieux en posséder que le contraire.

Plus tard, beaucoup plus tard,
alors adolescent,
je me souviens de quelques épisodes de Gilmore Girls regardés en rafale.

Les référents – une série d'*inside jokes* états-uniennes destinées à la classe sociale moyenne/supérieure,
les amours de Lorelai ou Rory, la trame narrative en elle-même, avec l'auberge prenant feu, les disques compacts de Lane cachés sous le plancher de bois,
les autres personnages, Luke, Sukie, Jess, tout ça, je dois l'avouer, ne m'importait que très peu.
Une autre fois, l'essentiel s'accrochait ailleurs ; je demeurais obsédé par ce quelque chose que je ne pouvais nommer et qui me fascinait.
Allons-y.
C'était, pêle-mêle, cette espèce d'intelligence générale, mais si particulière, ces fragments d'éclairs, flèches tirées disparaissant aussitôt, ces inflexions,
ces répliques caustiques, ces coups de gueule sarcastiques et cette rhétorique sublime.
Et le regard, c'était aussi ce regard, lors des soupers hebdomadaires incluant les trois générations de Gilmore ;
ces regards toujours acérés, vifs, rapides.
Ces filles-là, lançons-le, avaient de l'esprit.
Ça émanait, ça se dégageait d'elles.
Et ça me fascinait.

RORY: She's taken me hostage.

LORELAI: What?

RORY: She's not letting me leave. Dinner lasted an hour. She didn't even put the soufflé in the oven until we'd already finished, and now we're watching taped ballroom dancing competitions that date back to the 1800's.

LORELAI: You haven't left yet?

RORY: Are you listening to me? I can't leave. She won't let me leave ever. This is Iran in '79 and you are Jimmy Carter. What do we do?

Les Gilmore possèdent de l'esprit.

Ici, on pourrait couper net mon affirmation en affirmant que je mélange fiction et réalité et plaider l'existence d'une marge entre un script écrit, mémorisé puis recraché et le véritable esprit, celui d'une personne ordinaire, croisée dans une rue ordinaire d'une ville ordinaire.

Rien n'est plus faux.

Assumons l'évidence : il faut avoir de l'esprit pour en reproduire. Puis, de toute manière, ouvrez quelques bouquins. Lisez.

La littérature déborde de cette forme de magie. Dans ce qui s'est appelé les *salons*, l'esprit était même un moyen d'ascension sociale, le sceau du pouvoir par excellence. Le plus encyclopédiste qu'abbé Morellet les décrivait bien : « C'est là qu'il fallait entendre la conversation la plus libre, la plus animée et la plus instructive qui fût jamais ». De ces intellectuels de salon, rien de péjoratif ici, c'est Voltaire, l'aristocrate « aux petites phrases percutantes [à la] clarté incontestable, cet esprit enjoué » possédant cette « ironie désarmante » qui dominait assurément. L'écrivain, qui aurait volontiers pris le thé avec Emily Gilmore, possédait comme elle l'intelligence du mot, cette rapidité, en bref, ce minuscule surplus creusant l'abîme entre un être ordinaire et celui ne l'étant pas.

La suite est connue : ces *salons*, comme toute mode, ont glissé au rang de reliques d'historiens, perdant leurs fonctions sociales et libérant l'esprit des manières polies, figées, ridiculement fausses qui les moulait. Libéré, donc, mais certainement pas dissout.

Suit alors l'évidente question : où se trouve cet *esprit*-là ? Je dois l'avouer, cette fascination, issue d'un commentaire anodin de ma grand-mère, s'est concrétisée la plupart du temps chez ces encyclopédistes morts depuis 250 ans ou à l'intérieur de quelques séries télévisées.

Oh, il y a bien eu cette fois – j'étais libraire et encouragé à lire entre deux clients, durant laquelle, justement, lisant Voltaire, cet homme a poussé la porte du magasin. Lentement, après avoir retenu le numéro de la page et fermé le bouquin, je levai la tête. Près de la mi-vingtaine, comme moi à l'époque, il m'a d'abord fixé sans dire un seul mot. Puis, il m'a souri, ajouté :

Tu lisais quoi quand je suis entré ?

J'ai envie de lire. Je lis quoi ?

Je me souviens de ses yeux marron – l'intelligence passe par le regard, de sa beauté terrassante, n'en doutez point. Je me souviens aussi le regarder faire rapidement le tour de la pièce, énergique, nerveux en martelant du pied le vieux tapis usé s'il s'immobilisait. Le temps de bredouiller *Voltaire*, j'avais oublié le numéro de ma page.

LORELAI: Hey, do you remember the first time we met?

LUKE: What?

LORELAI: I'm just trying to remember the first time we met. It must have been at Luke's, right?

LUKE: [nods] It was at Luke's, it was at lunch, it was a very busy day, the place was packed, and this person -

LORELAI: [gasps] Ooh, is it me? Is it me?

LUKE: This person comes tearing into the place in a caffeine frenzy.

LORELAI: [gleeful] Ooh, it's me.

De Barbey d'Aurevilly à Zweig, il commenta pratiquement tout ce que je lui proposai.

Je lui tendais un bouquin, il le prenait, l'ouvrait, lisait quelques phrases, jetais un coup d'œil sur la quatrième de couverture, me le tendait à nouveau, le critiquait. Avait-il tout lu – ce qui fut impossible, ou tout compris – ça m'apparaissait improbable, cela ne m'importait peu ; j'assistais à un spectacle ahurissant. Ses critiques, souvent justes, toujours drôles, demeuraient au surplus à chaque fois brillantes. Il acheta *La Reine Morte* d'Henri de Montherlant, me demandant de lui garder en réserve plusieurs romans.

Il aurait dû m'épuiser ; je restais grisé d'une impression puissante, comme un étourdissement partant du ventre et montant jusqu'à ma tête. Je patientai plusieurs semaines, en vain, jusqu'au moment où, comme n'importe quelle impression, son image dans ma tête se dissipe.

Plus d'un mois passa jusqu'à cette nuit où, saoul dans un bar, je sentis une main sur mon épaule en même temps qu'une tête se rapprochant de mon oreille :

Je suis désolé, mais j'ai pas eu le temps de commencer La Reine Morte et je voulais le finir avant de revenir te voir.

Nous nous revîmes.

Ce fut réussi.

Il y aura eu ensuite ces courriels.

Je lui aurai même écrit une lettre – je n'avais pas de cellulaire ; il n'utilisait pas de médias sociaux et je baignais encore dans ce XVIIIe siècle voltairien.

Cet homme m'éblouissait.

J'avais devant moi, s'exprimant et d'une beauté écrasante, l'incarnation de ce qui m'avait toujours fasciné. Les Gilmore, ces encyclopédistes morts, tout ça, toute cette rapidité-là, cette intelligence-là s'articulaient chez lui avec une puissance fantasmée, devant mes yeux.

Rapidement, toutefois, il mit fin à ce début.
Enfin, quelques années plus tard, par hasard, dans un autre bar, il m'apostropha de nouveau.
Nous nous revîmes une autre fois.
Le même début fulgurant pour la même finale.

Il y a quelques mois,
en faisant un ménage des contacts de mon téléphone cellulaire,
j'ai constaté que je possédais encore le numéro de cet homme-là.
J'ai hésité quelques instants avant de le supprimer, non sans regrets.
C'est que, j'ai bien peur, pour déformer Musset, qu'on ne badine pas avec l'esprit.
Simple effet de rareté.

Oscar Wilde à un jour lancé (je paraphrase) que nous *étions tous dans le caniveau, mais que certains d'entre nous parvenaient à regarder les étoiles*.

Cette idée m'est apparue la plus appropriée pour comprendre la phrase lancée par ma grand-mère et mon obsession pour ces gens d'esprit.

Ma vie m'apparaît davantage intéressante lorsque je suis entouré de gens qui possèdent, comme les Gilmore, Voltaire et cet homme-là, ce supplément d'âme, cette capacité de s'élever – ou du moins la volonté de le faire, cette vue d'ensemble et pourtant parfois excessivement précise permettant de se détacher de l'ordinaire caniveau pour atteindre, par une phrase, une pensée, un état de lucidité évident face aux banales choses du monde.

J'aime à penser qu'il y a décidément plus qu'une belle coïncidence dans le fait que le bled imaginaire des Gilmore s'appelle précisément *Stars Hollow*.

- How come you're not excited about life ?
 - I find nothing exciting before 11:00.

Pluggée

Dans

Star Hollow

Alexandra Girard

Je venais juste de déménager à Saint-Jérôme.
J'comprendais pas pourquoi j'avais fait ça.
Montréal me manquait déjà.
La belle avec ses balcons pis ses festivals de piqueniques dans les parcs.

Je mourais d'ennui dans une ville où les gens avaient la bédaine facile et le cœur au bien être social.

J'avais déménagé pour toi.
Je regrettais mon choix.

J'me suis *tappée* tous les épisodes des Gilmore Girls.
En rafale.
Sur le sofa que t'avais fabriqué avec des planches de *plywood* qui me torturaient le dos.

Pour oublier, un peu.
À chaque épisode, toujours plus.

Je me disais :
Stars Hollow, c'est beau, en crise.
Du charme, beaucoup.

Je voulais m'enfoncer dans mon écran d'ordi pour y vivre aussi. Pour aller chez Luke et boire du café à l'infini.
Pour lire sur la véranda de Lorelai. Pour regarder les danses de Miss Patty.
Pour regarder les courts-métrages de Kirk dans leur beau d'absurdité.
Pour participer à cette vie, qui semblait tellement mieux que la mienne.
Cette vie qui donnait des grands coups d'espoir avec son doux d'imperfection.

J'aimais croire que Stars Hollow existait pour vrai.
J'imaginai que Saint-Jérôme se transformerait en Stars Hollow.

Que les bédaines se muteraient en personnages colorés qui prennent au sérieux les potinages de Babette.
Que le chansonnier ivrogne au coin de la rue Saint-Georges fredonnant du Plume à tue-tête se donnerait les mêmes airs que celui de la série.
Que le gars en civic qui lançait des *t'es-chix-toé* par la fenêtre de son char deviendrait soudainement Jess, le *bum* du village.
Le *bum* qui aime lire.
Qui fait des niaiseries plus intéressantes que de pogner le cul des filles dans la ruelle.
Un peu plus *sweet* pour mes yeux tristes.
Un peu mieux pour mon moral à terre d'être dans une ville que je commençais à détester.

J'aimais croire que je feelais les feuilles d'automne sous mes bottes comme Rory, avec mon sac rempli de bouquins.
J'aimais me faire des accroires.

Les mois ont passé.
J'étais encore toute seule avec personne nulle part.
La solitude m'avait rattrapée d'aplomb.
Les Gilmore Girls remplissaient le reste.
Ça m'aidait à ne pas me noyer dans le *t'as-faite-une-grosse-erreur*.

J'essayais de rester à la surface,
je manquais d'air,
tu me faisais hyperventiler mes désirs.

Me *plugger* devant mon ordi pour regarder la série, c'était ma bouée de secours.

T'étais jamais là, de toute façon.
T'étais trop occupé à t'inventer une vie, toi aussi.
Moi, je m'imaginai ailleurs.
Loin des trips de *redneck* qui font mal à l'être.
Je suis allée au *diner* du coin, avec ses néons et ses banquettes rouges et bleues.
J'ai commandé un café et le meilleur club sandwich que j'ai pu engloutir dans mon existence.
Mais ça manquait de casquette à l'envers, de chemise carottée et d'accros au café.
Ça manquait de tout.
Mon nuage rose s'était fait dématérialiser les particules par des vents violents.

J'ai pensé : j'aurais jamais ma place, ici. Je me suis levée. J'ai payé l'addition. J'ai marché longtemps.

Je suis rentrée dans mon chez nous-pas-chez-nous.
Et je t'ai dit au revoir pour toujours.

J'ai pris l'autobus direction Montréal.
En route vers mon Stars Hollow, avec des larmes séchées et un début de sourire.

Hey.

Did anyone ever think that maybe
Sylvia Plath wasn't crazy,
she was just cold ?

Creuser le ventre

Marie-Charlotte Aubin

Montréal.

You take romance - I'll take Jell-O.

— Ella Fitzgerald

On a pris l'bus avant qu'on s'émiette.
Mes dessins su'l frige.
Ton bol de froot loops.

339 livres.
Papier sablé.
Pince.
Tournevis.
Rouge à lèvres.
Tout pour bien passer les douanes.

On va s'occuper de la lumière,
découper nos corps,
à Albany.

New York.

*Have a heart that never hardens,
and a temper that never tires,
and a touch that never hurts.*

— Charles Dickens

Une odeur de nouvel an.
Goût de confettis passés date.

Times Square.
Les plaies s'ouvrent.

Le mascara
qui coule
détruira tout.

Mourir est un jeu de grandes personnes,
avec tout ce qui coince par en dedans.

J'ai toujours eu une complicated relationship avec Rory Gilmore.

Williamsburg.

*I shut my eyes and all the world drops dead;
I lift my eyes and all is born again.*

— Sylvia Plath

Petits pieds de voyou.
Dossard sale.
Casquette en filet.
Team Jess.

Bedford Ave.
Tes yeux une mer d'huile essentielle
qui brule tranquillement.

Tu ne voulais pas
venir te parker,
quatre flashers,
dans mon corps.

Alors que je te parlais
d'un paysage au souper.

Ces matins qui apportent la défaite.
Tu ne chantes pas.

Dumbo.

*Personne n'est plus arrogant envers les femmes,
plus agressif ou méprisant,
qu'un homme inquiet pour sa virilité.*

— Simone de Beauvoir

East River.
Les vagues
devant
fracassent les corps blêmes.
Je suis un club vidéo rempli d'archives.

Berl's Brooklyn Poetry Shop.
Mes pieds ressemblent à Star Hollow.
Brooklyn Roasting Company.
Il manque de Luke.

Ici. Les gens s'abîment
et ne lisent plus.

On va se taire
et jouer au bingo.
Catherine be my Lorelai.

Parce que.

Men fucking don't cry.

Tu dis.

Montréal.

*As a woman
I have no country.
As a woman
I want no country.
As a woman, my country is the whole world.*

— Virginia Wolf

Gilmore Gilrs :
A year in the Life.
Les chutes.
Une poignée de miettes.
Refermer l'ordinateur.

Le tapis ne grimpe plus aux murs.
Tu restes assis dans mes cernes.

Nos angles morts.
Réparer le désastre.

Juste un peu.

Don't take this the wrong way,

but

. . . get out.

GILMORE GIRLS : YEARS IN THE MAKING

Catherine Cormier-Larose

pour Daria et Macha

ça nous a pris un an
se rendre ici
et cinq de plus
(compter donne mal à la tête)
et presque onze maintenant

combien de tasses de café
récupérées par-ci par-là
avec lesquelles on construit des forts
des barricades
l'illusion de nous garder vivantes

notre petite révolution tache nos dents
l'odeur acide qui berce
le sourire qui pue
pourtant encore
ces images crasses au fond des yeux

on les détache de la rétine
les plonge dans les bons bacs d'eau
vaisselle, plongeur, photosynthèse
à coup de gun à eau
la vie apparaît

nous avons pris des noms d'emprunt
ils appartiennent à ces lieux qui nous habitent
ces dialogues répétés si souvent
appris par vitesse et par cœur
comme par accident

Nos vies ne sont pas réelles
Elles apparaissent
entre ces maisons superposées
qui ne nous ressemblent pas
et que nous refusons de franchir

sur le palier déroulant
des endroits inventés qui pourtant existent pour nous
nous chantons fort à faire trembler les rongeurs
la routine du dodo
always, l'Il follow where you lead

I need coffee in a IV

You've been Gilmored.